

« Les écrivains du XVIIe siècle parlaient du livre exactement comme on parle de l'intelligence artificielle aujourd'hui »

L'Américaine Louisa Hall signe un roman, « Rêves de machines », qui évoque l'écllosion des consciences mécaniques et ses conséquences pour les humains jusqu'à un proche futur

Le Monde · 7 apr 2017 · propos recueillis par Florence Noiville

Si nous sommes tous des machines, comme elle l'affirme, alors l'Américaine Louisa Hall est elle-même une mécanique de précision. Étonnante de polyvalence. Après des études de médecine et de lettres, cette diplômée d'Harvard (Massachusetts), qui fut aussi championne de squash, se consacre désormais à l'écriture. Dans *Rêves de machines*, son premier roman traduit en France, elle entrelace cinq voix retraçant l'histoire de l'intelligence artificielle, du XVIIe siècle à un avenir – proche ? – où les robots seront non seulement plus brillants, mais aussi plus sensibles que leurs inventeurs, en passant par le Britannique Alan Turing (1912-1954) et les pionniers de l'informatique.

Pourquoi les machines ont-elles toujours été aussi stimulantes pour l'imaginaire ?

De tout temps, elles ont inspiré les écrivains. Pensez aux descriptions détaillées des télescopes de Copernic dans *Le Paradis perdu*, de John Milton [1667]. Ce que la machine véhicule de particulièrement excitant, c'est la promesse d'une meilleure compréhension du monde. Avec ses boutons, ses petites aiguilles, ses rayons... elle s'efforce de mesurer l'univers et aide à s'y situer. En cela, elle est intimement liée au livre. Comme lui, elle projette de la clarté dans nos existences chaotiques et troublées.

Les machines nous propulsent vers de nouvelles frontières et nous autorisent à croire que l'on peut repousser les limites de nos existences, que ce soit dans l'espace ou au fond des océans. Elles nous fournissent aussi une meilleure compréhension de nous-mêmes. Parce que nous autres humains sommes aussi des machines. Des machines d'une complexité stupéfiante, mais des machines quand même. Nos pensées, nos émotions sont composées de, et transmises par, des signaux électrochimiques. Notre existence physique est la somme de dispositifs mécaniques aussi complexes que sophistiqués.

D'aucuns pensent que quelque chose nous distingue des machines. Notre esprit, notre âme, tout ce qui, de façon indéfinissable, existe en dehors des fonctions mécaniques. Je n'en disconviens pas nécessairement. Mais, à mes yeux, rien ne le garantit non plus. Ce qui s'impose, pour moi, c'est plutôt l'émerveillement. L'admiration devant le fait que nous sommes tels que nous sommes, dans l'infini mystère et la diversité de nos êtres.

Selon moi, il n'y a pas de frontière définitive entre les machines et nous, de même qu'entre les animaux et nous. C'est aussi pour cette raison que nous devons nous demander pourquoi et comment

nous nous autorisons à traiter les unes et les autres comme s'ils ne méritaient pas autant que nous leur place dans la cité. Ce sont des questions dérangeantes mais importantes.

Qu'est-ce qui vous a inspiré ce roman ?

Je me suis toujours intéressée aux personnages gravitant autour de l'intelligence artificielle. Depuis Turing, qui fut, comme on sait, le premier à conceptualiser ce champ, jusqu'aux femmes souvent inconnues – ou plutôt non reconnues – qui programmèrent les premiers ordinateurs. Ou encore aux réfugiés ayant fui les nazis, qui eurent un rôle important dans les avancées de l'informatique au milieu du XXe siècle. Beaucoup d'entre eux étaient des marginaux à qui on avait dit que leur intelligence n'était pas à la hauteur. Qu'ils étaient des êtres inférieurs. Je trouve intéressant que ces gens aient consacré leur vie à créer une nouvelle forme d'intelligence. Une nouvelle forme d'intelligence qui pourrait être aussi une protection contre l'angoisse.

Pourquoi être remontée jusqu'au XVIIe siècle ?

Alors que je menais mes recherches sur l'intelligence artificielle, je finissais aussi une thèse sur la poésie à l'époque moderne. Ce qui me frappait, c'était la façon dont les écrivains du XVIIe siècle parlaient du livre. Exactement comme on parle de l'intelligence artificielle aujourd'hui : comme d'une technologie de pointe pouvant contenir des patterns humains, c'est-à-dire des modèles, de grandes matrices, comme celles du langage et de la pensée. On brûlait alors ceux qui lisaient ou écrivaient ces livres dangereux. Je voulais montrer que ce besoin de développer des technologies capables de penser comme nous et de nous survivre a toujours existé. De même que le désir réactionnaire de limiter l'impact de ces inventions avant qu'elles n'échappent à notre contrôle. Qu'elles pensent en dehors de nous... D'où le titre français, *Rêves*

de machines, qui peut s'entendre de deux façons: si l'humanité a toujours imaginé des machines de plus en plus fantastiques, quid de ces dernières? Peuvent-elles rêver? Rêver comme nous? De nous? Voilà des questions auxquelles il est délicat de répondre.

Tout comme il est délicat de répondre à la vraie question du livre : que signifie « être humain » ?...

C'est pour cela que je me garde de le faire. L'histoire de l'humanité prouve suffisamment à quel point nous nous sommes souvent trompés lorsqu'il s'est agi de proposer des définitions. Une approche possible, plus spécifique, serait de se demander en quoi consiste l'« intelligence humaine ». Je pense qu'elle est différente de celle des machines. Parce qu'elle combine la génétique et l'expérience, les hormones et la chimie du cerveau, et probablement une foule d'autres facteurs dont nous ignorons tout. Les machines, elles, ont leur intelligence propre dérivant d'autres origines. Dans l'idéal, à mesure que leurs capacités croissent, nous devrions, en ce qui nous concerne, nous attacher à ne plus développer que ce qu'il y a de strictement humain dans notre faculté de connaître et de comprendre.

rêves de machines (Speak), de Louisa Hall, traduit de l'anglais (EtatsUnis) par Hélène Papot, Gallimard, « Du monde entier », 384 p., 22 €.